

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Rencontre avec Gilles Thibault, Tibo

Marie-Jeanne Robin

---

Volume 3, Number 3, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12986ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Robin, M.-J. (1980). Rencontre avec Gilles Thibault, Tibo. *Lurelu*, 3(3), 16–17.

# Rencontre avec Gilles Thibault, TIBO

par Marie-Jeanne Robin



Photo : Diane Hardy

Bien que le tour des écrivains pour la jeunesse ne soit pas encore fait, heureusement, l'équipe de *Lurelu* a décidé de vous présenter un de ces créateurs indispensables à la conception de beaux livres pour enfants : un illustrateur.

Gilles Thibault a été choisi à l'unanimité pour faire l'objet de cette première rencontre.

D'abord dessinateur humoriste puis créateur de bandes dessinées, Tibo se consacre depuis cinq ans à l'illustration d'albums. Pour *La courte échelle*, il a notamment illustré : *Le prince Sourire et le lys bleu*, *Je te laisse une caresse*, *Mon petit lutin s'endort*, *Monsieur Quidam l'après-midi dernier*, *l'Abécédaire* et enfin *Le tour de l'île* de Félix Leclerc à paraître en septembre 1980.

Tibo est né «dans le tournant du fleuve», à Nicolet, en 1951. Il dessine depuis qu'il a quatre ans. Il passerait vingt-quatre heures par jour sur ses créations, dans sa réalité, hors de l'autre.

Son atelier sur la rue Saint-Laurent est perché au bout d'un escalier très raide mais la montée en vaut la peine : lumière, espace, musique, rires avec Bado, le caricaturiste qui travaille à côté de lui : «Nous n'avons pas le même genre de travail, ni les mêmes horaires...»

Et les images ? Il y en a très peu au mur : celles de la prochaine exposition, ciels roses et gris de la Côte-Nord, quelques affiches, c'est tout. Mais nous parlons de sa dernière réalisation. Alors Tibo ouvre une grande enveloppe, met un disque et l'île d'Orléans apparaît : avec les mots et la musique de Félix, une douzaine de tableaux, un livre déjà en

production, prévu pour l'Europe, traduit aussi. Ses images sont hors des murs, elles voyagent...

Mais d'où viennent-elles ? «J'ai une formation d'autodidacte, dit-il. Dès mes premiers dessins, j'étais très structuré : je faisais un dessin par jour. Je recopiais des images de bandes dessinées. Je m'étais installé dans la cave, près de la fournaise et j'étais hors du monde. J'étais très conscient de ce que je faisais : c'est seulement quand je dessine que je sais ce que je fais, le reste de ma vie...»

Et Tibo a sorti quelques cahiers de ces dessins soigneusement datés, classés, titrés.

Vers l'âge de douze ans, Tibo a découvert la peinture à l'huile et l'usage des couleurs, influencé par sa mère qui avait déjà peint et par sa rencontre avec Léo Ayotte qui lui prêtait ses pinceaux : «J'étais très impressionné par le travail de ce peintre.»

C'est peut-être à quinze ans que sa carrière a vraiment débuté et de façon peu banale :

«Je tournais en rond, raconte-t-il, et un événement est arrivé : j'étais en classe, assis à m'ennuyer pendant un cours. J'ai dessiné un gag sur une feuille de papier. Je l'ai passée à ma voisine qui l'a passée à une autre et ainsi de suite. Tout le monde riait. Au bout d'une semaine, j'en avais fait une centaine. Le journal du collège en a publié ; et le vrai gag a commencé : un an après, j'en avais fait mille.»

Là encore, Gilles retrouve deux énormes classeurs remplis de dessins !

«Avec cela, je suis allé à *La Presse* et j'ai montré le paquet à Gilles Daigneault ! Il a

hésité, puis en a choisi quelques-uns. J'ai publié dans *Perspectives* pendant trois ou quatre ans. Je faisais donc du dessin d'humour. Par ce travail, j'ai rencontré tous les autres dessinateurs et je suis passé à la bande dessinée. J'ai ainsi participé à toutes les revues de bandes dessinées qui sont parues au Québec dans les années 70.»

À cette époque également, il a publié en collaboration *Dessins d'amour d'ici* (1973), *Tiens ça mort* (1975), *Femmes de rêve* (1976), tout en dessinant pour des journaux dont *Le Jour* en 1974-1975 : 500 planches de *Lunambule*, qui a d'ailleurs été repris en album en 1979 aux éditions Bernèche.

Mais en 1975, Tibo rencontre par hasard à Chicoutimi un éditeur qui se lançait dans le domaine très spécialisé de la littérature pour enfants : Bertrand Gauthier. Sympathie réciproque... et une fructueuse collaboration commence avec les illustrations de l'album *Le prince Sourire et le lys bleu*.

«À *La courte échelle*, j'ai été illustrateur, graphiste et auteur (*Monsieur Quidam*). Comme créateur, je me sens non seulement libre mais aussi poussé par mon éditeur. Et cela parce que Bertrand Gauthier est aussi un bon auteur... Grâce à lui, j'ai beaucoup changé et perfectionné à la fois ma technique et mes moyens d'expression. Je lui dois beaucoup.» Ainsi, Tibo a illustré les albums de comptines d'André Cailloux puis *l'Abécédaire* de Marie-Francine Hébert. Enfin, *Le tour de l'île* de Félix Leclerc. Avec les tableaux de ce prochain album, on est loin de la bande dessinée !

«C'est une évolution, une expérience. D'abord le dessin à la ligne, puis l'exploration



de la forme dans la bande dessinée: le personnage qui se promène d'une image à l'autre et de page en page. Ensuite, il y a eu les images en couleurs imprégnées de graphisme et beaucoup aimées: un certain côté «flyé». Comme je faisais aussi le graphisme d'autres albums de La courte échelle, j'étais très influencé et du coup très à la mode: le design, les techniques, les images abstraites. *L'Abécédaire* est un *summum* de complexité. Ce genre d'illustrations avait pour moi atteint son maximum. Maintenant, je laisse le graphisme pour l'image «à feeling». La découverte de techniques nouvelles me fait changer aussi.»

Et Tibo explique, démonstration à l'appui, la technique de la brosse à dents qui éclabousse de couleurs le dessin protégé par des caches. Il fait également fonctionner un appareil plus sophistiqué appelé aérographe qui envoie des nuées d'encre plus ou moins fines sur le dessin.

«J'ai fait disparaître les lignes de contour de mes dessins grâce à une autre technique et cela transforme l'image que je peux produire. Ma seule référence, c'est le métier que j'ai acquis. C'est la seule chose à laquelle je puisse me fier.»

«Quand je fais un dessin, j'ai un problème de fabricant d'image. Une image, c'est l'histoire d'une tension reliée avec le quotidien. Pour faire une image, ça prend une intention. Celle-ci me donne la route à suivre.»

Après, ce sont les problèmes, le travail. Je me fais confiance! Si on n'est pas génial tous les jours, on est au moins, des fois, un bon acrobate.

— Et que signifie, pour toi, dessiner à partir d'un texte?

— Je ne me limite pas aux informations du texte. D'abord, je veux que mes images soient très séduisantes. D'autre part, comme je transporte mon propre monde, j'ai un moyen pour le faire passer. Je dois donc provoquer, par mes dessins, d'autres expériences d'univers différents. Mon travail est de relancer le texte à un autre niveau. Par exemple, pour la chanson de Leclerc, il ne s'agissait pas, pour moi, de faire un dépliant touristique sur l'île d'Orléans. Il m'a fallu l'enthousiasme, la musique mille fois écoutée, la possibilité de «parler» de moi et... six mois de travail! Jusqu'à prendre moi-même les photographies de Félix dont j'avais besoin, jusqu'à recommencer souvent à cause d'une couleur qui ne me convenait pas, etc.»

Et Tibo ne semble faire aucune différence parce qu'il dessine pour les enfants.

«Je ne veux pas minimiser mon travail parce qu'il est destiné à des albums pour enfants, au contraire. D'ailleurs, quand je les rencontre — trop peu souvent parce que je suis paranoïaque de mon temps! — ce que je désire, c'est leur faire partager mon monde et

peut-être piquer la curiosité de l'un d'eux comme j'ai été piqué.»

— Pour le moment, tes images sont des illustrations, elles pourraient être quoi?

— Des tableaux, de la photographie, du cinéma d'animation... J'essaie de faire des images contemporaines qui font partie de l'inconscient culturel. J'essaie d'exprimer l'émotivité de notre époque. J'emploie des techniques modernes... Mais je privilégie l'illustration qui me satisfait à plusieurs niveaux: travailler en couleurs, travailler dans un milieu culturel privilégié et surtout être publié. Ainsi, mon image devient vivante; elle va faire partie de l'environnement culturel. L'impression en est le but: mon dessin n'est pas terminé tant qu'il n'est pas imprimé.

Je fais aussi des images pour moi, presque en cachette. Mais je finis par les intégrer dans d'autres illustrations de commande qui seront vues.

— Et la situation d'illustrateur au Québec?

— Il y a à Montréal beaucoup de monde de calibre international mais peu d'ouvertures, et beaucoup de compétition! On en vit en faisant toutes sortes d'autres choses: graphisme, affiches, pochettes de disques... L'essentiel est de ne pas s'arrêter et d'avoir les mains libres.

«Le dessin, ce n'est pas juste des lignes, c'est dire des choses...» ■

Photo: Diane Hardy

